

John L. W. ROBINSON : Etudes archéologiques et ethnologiques réalisées en Colombie par la " Cambridge Calima Valley Expedition 1962".

13 janvier 1964.

Au cours d'une réunion d'étude, la Société suisse des Américanistes a eu le privilège d'entendre une communication de M. John L. W. Robinson, concernant l'expédition britannique qu'il a dirigée en 1962 dans la vallée de Calima, Colombie. Composée de jeunes savants encore étudiants à Cambridge, cette expédition a étudié cette région du point de vue archéologique, botanique et ethnologique. Les musées et collections privées contiennent beaucoup de pièces trouvées dans cette vallée, céramiques ou objets d'or, mais une exploration systématique de la région n'a pas encore été entreprise, ces objets provenant surtout de pilliers de tombes et on ne connaît pratiquement rien sur les circonstances de leur découverte.

Il existe dans cette vallée de nombreux vestiges d'une ancienne occupation, surtout sur les collines où des plates-formes, probablement artificielles, supportaient les habitations. A l'est de la région, 76 roches gravées ont été découvertes et photographiées; elles présentent des dessins curvilinéaires ainsi que des figures stylisées dont le motif le plus fréquent est une petite silhouette d'homme dansant. Les tombes ont contenu les objets d'or et les poteries que l'on trouve dans les musées, poteries funéraires anthropomorphes, zoomorphes ou présentant un décor peint ou incisé (peinture négative noir sur rouge, quelquefois noir sur blanc), alors que la poterie domestique est peu connue, plus simple, enduite à l'intérieur d'une gomme tirée de la cire d'abeille.

L'expédition a passé trois semaines dans le sud du Choco, au nord de Buenaventura, sur le rio Taparal, parmi les indiens Noanamá. Ces indigènes, peu acculturés, ne vivent pas en villages, leurs habitations étant dispersées le long des rives; leur organisation est donc basée sur la famille plutôt que sur la communauté. La forêt étant très dense, ils se déplacent surtout par eau et sont d'excellents navigateurs. Ils cultivent le maïs, la banane, la canne à sucre, le yuca et le riz et ils sont aussi d'excellents bûcherons.

Leurs habitations sont le plus souvent coniques mais ils adoptent également une forme rectangulaire apprise des Noirs. Elles sont sur pilotis, solidement construites en bois de palmier

(chontaduro), on y accède par un tronc entaillé. Les toits sont faits de feuilles de palmier enfilées sur des rameaux - empêchant la pluie de pénétrer mais laissant filtrer la fumée -, et réunies au sommet en apex protégé par une poterie à forme humaine, sans signification spéciale. L'intérieur de la hutte, très propre et bien rangé, est à différents niveaux : cuisine, travail, coucher.

Les hommes s'occupent de l'agriculture et de la chasse alors que les femmes fabriquent la céramique et la vannerie. Les femmes et les enfants quittent peu les huttes, les bébés restant dans des sortes de berceaux-hamacs de vannerie. La fabrication des canots est très importante puisque c'est la seule façon de voyager; ils sont monoxyles et servent aussi pour la pêche à la lance, pratiquée surtout la nuit; les poissons sont ensuite séchés au soleil. Les femmes pêchent aussi, mais avec des paniers ou des filets tissés en fibres de palmier. La chasse, avec la participation des chiens, est pratiquée avec de vieux fusils, des arcs, ainsi que des sarbacanes projetant des flèches enduites d'un poison paralysant.

Les Noanamá portent des boucles d'oreilles en métal et un bonnet brodé de perles venant de Panama, qu'ils vont chercher à plus de 200 km. par mer. Ils se peignent le corps et le visage. Leur musique est monotone, exécutée avec des tambours et des flûtes de bambou, verticales et horizontales.

Ils fabriquent deux boissons alcooliques : la "chicha" faite seulement en de rares occasions, et le "biche", d'usage plus courant et appris des Noirs, obtenu par un procédé simple mais ingénieux de distillation de la canne à sucre.

Habiles artisans, ils aiment surtout à tailler le bois dont ils font des jouets pour les enfants mais aussi de très beaux bâtons sculptés, en bois très dur, bien polis et patinés à la fumée. Il s'agit de bâtons protecteurs, représentant une figure d'ancêtre; ils servent à divers usages et sont très soigneusement conservés. Les Noanamá croient aux esprits des ancêtres (protecteurs) et à ceux des animaux sauvages de la forêt (maléfiques). Deux sorciers, dont un chaman, se partagent les soins des corps et des âmes. Ils sculptent les bâtons protecteurs ainsi qu'une petite flèche de lance destinée à armer l'esprit protecteur combattant contre l'esprit de la forêt. L'esprit tutélaire de chaque individu est représenté par une petite statuette de bois grossièrement taillée, esprit d'ancêtre, qui est gardée dans la hutte à une place spéciale, bien en vue.

Les vieux Noanamá parlent l'espagnol mais ne l'enseignent pas et les jeunes doivent l'apprendre par eux-mêmes. Il s'agit d'un groupe encore heureux, en bonne santé, qui entretient d'excellents rapports avec les autres communautés, spécialement avec les descendants d'esclaves noirs habitant la région à qui ils vendent leurs produits du sol et le bois de balsa, faisant flotter les troncs réunis en radeaux au fil de la rivière. Un barrage est actuellement en construction dans la vallée et la route panaméricaine traversera leur territoire; il est donc certain qu'ils perdront dans un futur très proche toutes leurs caractéristiques et que les vestiges subsistant d'une ancienne occupation disparaîtront rapidement.

m. p. s.

Jean-Louis MICHON : La Grande Médecine des Ojibways - I. Grand Esprit et esprits - L'ordre initiatique des Midés.

17 février 1963.

Au cours d'un voyage d'études réalisé il y a quelques années chez les Indiens Ojibways qui végètent dans des réserves du Minnesota, M. J. -L. Michon s'est penché sur la religion de cette tribu du peuple algonkin, ce peuple qui a donné les termes "Manitou" (Kitchi Manido) et "totem". C'est dire l'intérêt que présente une étude en profondeur de la "Grande Médecine" de ces descendants de trappeurs-pêcheurs des forêts et des lacs.

Aucune présupposition ne doit entraver la curiosité de l'enquêteur. Il ne fera aucun jugement de qualité et même il se libérera de son cartésianisme pour pouvoir appréhender l'essence de cette religion qui, selon la propre définition des Ojibways, permet au chercheur de vie complète de trouver l'objet de sa quête, qui est l'accès au point d'origine de la Création et la possibilité de devenir un substitut du Créateur.

Cet Indien n'est pas polythéiste malgré la présence de nombreux intermédiaires, esprits qui occupent le monde situé entre la Terre et la résidence céleste de Kitchi Manido, le Grand Esprit incréé au nom indicible hors des loges de médecine.

Des chamans de deuxième ordre exercent leurs jongleries profanes alors que les vrais chamans agissent en tant que bénéficiaires désintéressés d'une science acquise au cours